

*Instant Karma's gonna get you  
Gonna knock you right on the head  
You better get yourself together  
Pretty soon you're gonna be dead*

\*

D'abord, il y a ces bruits venant de la rue. Quatre ou cinq détonations, pas davantage, comme des pétards lancés les soirs de fête nationale. À leur suite, peut-être, une vitre vole en éclats, mais rien n'est sûr. À cette distance, impossible de savoir ce qui est en train de se produire au pied de l'immeuble voisin, et même : ce qui s'est déjà produit. Les murs isolent du dehors et si Andrew a d'abord marqué un temps d'arrêt, sa voix continue d'accompagner ce qu'il appelle, toujours avec ironie, leurs derniers gestes quotidiens. À cet instant précis, un filet d'eau coule dans l'évier. La musique de Neil Young tourne sur la platine et atténue les bruits de la ville. *Harvest*, 1972, son premier morceau : « Out on the Weekend. » L'harmonica introduit la voix du chanteur : un titre folk qu'il écoute souvent pour se détendre, et se souvenir de ce qu'avec Jill ils ont été.

Debout dans la cuisine, ils s'amuse d'histoires d'adultères entendues lors de leurs séminaires de travail respectifs. Ce week-end qui les a vus tous deux s'éloigner de New York. Ils en terminent maintenant de ce lundi du retour, où ils n'ont pas pu repasser à l'appartement,

pressés chacun par des rendez-vous extérieurs, d'épais dossiers à découvrir et de longs coups de fil à passer, leur quotidien d'avocats.

Se retrouver fait du bien, après leurs déplacements à Denver et Chicago. Ils parlent alors de cette ligne droite qu'ils se sont imaginée au téléphone samedi soir, depuis leurs chambres d'hôtel. Une distance qu'ils se plaisent à quantifier en miles et qui ravive les sentiments. Et, pour Andrew, une envie brève mais irréprouvable de faire l'amour, à l'instant même où il ouvre la baie vitrée pour fumer une cigarette, malgré l'air de décembre. Il regarde alors, machinalement, en direction de l'ouest, au-delà du parc rendu à l'obscurité. Il aime sentir le pouls de la ville ralentir enfin, malgré les restes de circulation, car ici, les activités humaines ne se referment jamais vraiment.

L'instant suivant, son regard le porte vers l'Upper East Side. Il imagine des taxis filer sur l'asphalte, quelques chantiers de nuit provisoires, la présence d'hommes et de femmes chaudement vêtus, même si l'hiver ne s'est pas encore vraiment abattu sur New York. Andrew attrape alors un cendrier, en repensant à ces bruits rapprochés, entendus il y a deux minutes à peine. Il s'interroge sur leur nature et commence à lier quelques bribes de pensées entre elles. Il retourne à son poste d'observation, sans rien dire à Jill, penche sa tête d'un côté à l'autre du balcon, mais ne voit rien. Il sait qu'elle déteste ces vagues d'inquiétude qui l'étreignent si souvent lorsque

son attention se relâche. Cette forme d'insécurité qu'il combat par le travail, avec une détermination et une probité jamais démenties. Comme tout grand avocat d'affaires, l'anticipation est pour lui comme une raison d'être, mais là, en cet instant précis, et comme souvent chez lui, dans la sphère intime, elle ne lui est d'aucun secours. Au contraire, elle le désarme et le trompe, probablement. Alors Andrew décide de ne penser à rien et regarde les volutes filer dans l'air, avec, au loin, les immeubles de la 5<sup>e</sup> et leurs rectangles lumineux. La nuit est belle, et immense, comme elle l'est toujours ici.

Les enfants dorment depuis une heure et Andrew imagine leur sommeil comme une montagne de bonheurs à venir. Demain matin, il préparera le petit déjeuner, réveillé avant tout le monde comme à son habitude. Il n'aura d'autre but que de satisfaire leurs besoins et ceux de Jill : sa manière à lui de déjouer ses nombreuses absences. Tous deux prépareront discrètement Noël, entre les murs de leur chambre, puis profiteront des derniers rayons de soleil de l'après-midi pour marcher ensemble dans Central Park. Andrew jouera au baseball avec Paul. Jill les regardera, lunettes de soleil sur le visage, assise dans l'herbe avec Carrie, si l'humidité n'y est pas trop grande.

Une sirène s'approche et semble se stabiliser à un *block* de là, une seconde arrive peu après, résonnant davantage. Rien d'anormal dans une ville aussi bouillonnante que

New York, où chaque minute des effractions ont lieu et des vies s'achèvent dans le silence. Pourtant, dans l'esprit d'Andrew, quelque chose naît. Cette chose que l'on appelle pressentiment. Une intuition qui, peu à peu, prend des contours d'images semblables à celles en devenir dans le bain du révélateur.

Depuis l'appartement, il ne pourra voir les flashes bleus puis rouges s'accrocher sur les façades voisines. Il ne verra pas le trottoir marqué par le sang et les gestes désordonnés des premiers policiers arrivés sur place. Il ne verra pas les milliers d'éclats de verre dispersés sur le trottoir, à l'entrée du Dakota, craquant bientôt sous les semelles de ceux qui, dans quelques heures, arpenteront la scène d'une manière toute différente, pour tenter de comprendre ce qui se sera passé. Une scène de crime au déroulement banal, une scène à laquelle Jill et Andrew repenseront souvent dans les semaines et les mois qui suivront, en comblant le vide comme ils le pourront, en s'éloignant aussi parfois des fenêtres. Tout dépendra des moments et des circonstances.

Jill rince les verres de vin et les pose sur l'égouttoir. Elle rejoint Andrew à la fenêtre et le regarde furtivement, avant de reculer, parce que la fumée de cigarette la gêne, parce qu'elle l'a toujours gênée. À cet instant, elle regarde celui qui a été son premier et son seul amour jusqu'à aujourd'hui. Elle s'approche de sa longue silhouette

plongée dans la pénombre, car elle vient d'éteindre la lumière. La ville est endormie : c'est le moment de l'embrasser.

\*

La dépêche vient de tomber. Elle dit l'essentiel en une phrase, comme le titre d'un roman policier. Elle tombe là, abrupte, et ne laisse aucun rôle à l'imaginaire. Elle élimine les pas de côté, pour occuper tout l'espace.

Seules quelques lignes seront à ajouter, rien de plus pour l'instant. Le prompteur déroule les nouvelles du monde, marque des pauses, sans que ne s'y exprime le moindre sentiment, car seuls importent les faits. Une transcription froide de données. Des points et des coordonnées géographiques, accompagnés d'un ou deux gestes décisifs, rarement plus, car il faut aller à l'essentiel. Les failles, elles, finiront par apparaître, mais plus tard.

\*

C'est la première impression, le premier souvenir qu'elle gardera de ce moment suspendu : la lumière bleue émise par l'écran, et l'ombre de Judy passant devant ses yeux. Ces deux choses rassemblées. Ce qu'elle retiendra d'abord : le bleu nuit des images, que seul parviendra à interrompre, à un instant précis, le ballet des ambulances.

Elle s'approche de l'écran et n'y voit d'abord qu'une surface monochrome, des murs de briques, et puis l'entrée d'un bâtiment à peine éclairée, malgré la puissance des projecteurs. Cette entrée que le caméraman tente de forcer par tous les moyens, parce qu'il y revient sans cesse, en usant de son objectif, de ses effets de loupe, comme dans un vertige involontaire. Elle devine alors de longs couloirs dans l'obscurité. Ces couloirs qui l'entraînent dans un labyrinthe de pensées et l'éloignent, elle le sent, elle le sait déjà, d'une réalité qui lui fait face et finit par repousser tout le reste au rang d'invention.

Elle s'imagine des escaliers et des portes battantes que l'on franchit rapidement, une à une, parce que le temps est compté. Elle s'imagine des soubresauts, un ou deux angles droits. Elle imagine aussi le brancard et les poches de sérum flottant dans le vide, les gestes des ambulanciers et ceux des médecins. Elle se figure d'autres gestes encore, simples, évidents pour ceux qui les réalisent mais relevant d'une technique élaborée, fruits d'un long travail d'apprentissage : un territoire inconnu pour les non-initiés. Avant que les dernières portes ne se referment.

Catherine espère un démenti, une autre issue que celle déjà assénée sur les différentes chaînes, qui lui fait comme une boule dans le ventre. Et ce voile dans la gorge qu'elle tente de contenir, sans y arriver tout à fait. Elle n'arrive pas à se faire à cette boucle de mots, à ce ruban

qui revient de flash en flash, avec de légères inflexions, parfois une précision supplémentaire, un silence plus long, comme les simples extraits d'une fiction. Les fragments bruts, non dépolis, d'un montage en devenir.

Un flottement dans l'air. Elle rassemble ses esprits et, pourtant, devant elle, ne voit déjà plus que des fantômes. Judy, elle, a fermé les yeux et s'éloigne du téléviseur. Envie de prendre l'air et de fumer une cigarette.

Pas un bruit dans l'appartement, hormis le souffle de l'air et celui du réfrigérateur. L'envoyée spéciale d'ABC prend alors la parole pour rassembler les faits, avec, juste derrière elle, une première chaîne d'anonymes plongés dans le silence.

Des lettres électroniques, d'un jaune vif, barrent l'écran : elles marquent un lieu, enregistrent le présent de la situation, de l'événement, comme un rappel, déjà, de ce qui n'est plus. Judy vient de le dire, avant d'éclater en sanglots : c'est comme ça, c'est fini. Elle s'approche de Catherine pour partager ce moment avec elle. Elle le sait, elles le savent toutes les deux, les pleurs s'effaceront plus tard. La nuit ne fait que commencer. Elles ne trouveront qu'un seul moyen pour déjouer la tristesse, la colère et l'incompréhension. Leurs corps à l'horizontale, elles regarderont le ciel.

\*

Sous le néon blanc, il est écrit distinctement « Roosevelt Hospital ». Il le voit à l'écran et les commentaires du journaliste le confirment. L'espace d'une minute, Chris pense à son ami Andy qui y travaille en tant que médecin, à ces improbables histoires de bloc opératoire que celui-ci raconte lors de leurs soirées arrosées. Chris repense alors à ces récits de réveils imprévus au bloc, qui prennent des airs de films d'épouvante, et puis à ces opérations à quitte ou double, où les vies tiennent à un fil, qu'Andy relate avec ses talents de conteur, en prenant mille détours, comme si toujours la fiction devait l'emporter sur la réalité. Il se rappelle aussi son expression réjouie, après avoir raconté avec d'infinis détails les sutures les plus spectaculaires qu'il a dû pratiquer dans sa carrière.

Puis il se ravise, chasse ses souvenirs et, à son tour, se met à pleurer.

\*

ABC vient de l'annoncer, et c'est comme une vague d'effroi qui parcourt le salon. Alan s'approche puis s'éloigne de la surface de l'écran. Il n'arrive pas à y croire et cherche toutes sortes de démentis qui n'arriveront pas. Au contraire, chaque mot, chaque phrase prononcée par l'un des envoyés spéciaux forment comme une chaîne qui l'emporte vers un territoire jusque-là inconnu. Avant ce soir, il n'a jamais eu l'impression de connaître le deuil.

\*

Aucun mot à choisir, juste trier. Parer au plus pressé, sans se méfier des doubles sens et des tiroirs ouverts sur le passé. Seul le rythme des dépêches dicte sa loi. Une loi que l'on se plaît à croire naturelle, comparable à la consistance de l'air, aux flux changeants de l'eau, à celui du feu qui, subitement, brûle la terre qui l'a vu naître, pour y laisser quelques cercles de poussière noire : les seules traces désormais de son existence.

Un caillou aux angles vifs est lancé dans le vide. Il entraîne mille autres, en cascade. Certains tombent lourdement. Des bruits sourds accompagnent leur chute. D'autres s'oublient, à l'intérieur d'une zone plus reculée de l'espace, difficilement accessible. Une zone qui, pour le promeneur patient, sait pourtant réserver de merveilleux éclats.

Ici, plus qu'en toute autre circonstance, il faudra du temps pour rassembler l'écho.

\*

Trois heures. Annie est au courant depuis trois heures. Trois heures passées à fuir les dernières nouvelles. Trois heures à chasser, sans y parvenir, les souvenirs du matin, ceux de l'après-midi.

Plusieurs rouleaux de pellicule à développer, d'autres commandes en attente, des projets à formuler. Mais rien qui ne puisse démentir cette réalité têtue qu'à présent elle refuse de voir en face. Et cette image qu'elle garde en mémoire. Et toutes celles qu'elle a mises de côté depuis dix-sept heures et peut, si elle le souhaite, tenir entre ses mains : les polaroids pris l'après-midi même dans l'une des chambres du Dakota. Les dernières images. La dernière.

John qui a imposé la présence de Yoko. L'art de la persuasion dont tous deux ont su faire preuve, mais d'une manière différente, lui par les mots et les traits d'humour, elle par les silences et l'expression de son regard. Et l'image qui, lentement, s'est imposée à eux trois, parce qu'Annie a fini par rendre les armes, parce qu'au fil des minutes une confiance paradoxale s'est installée entre eux. Parce qu'elle les respecte. Parce qu'elle les admire et ne peut rien leur refuser. Parce qu'ils sont John et Yoko. Yoko et John.

Et leur présence, leur magnétisme, et plus encore : ce que l'énergie de l'un développe comme potentialités chez l'autre. Et leurs deux corps qui se répondent et finissent par s'ajuster pour n'en former plus qu'un, comme l'un de ces êtres bicéphales sortis d'un songe, d'une fantasmagorie.

Annie revoit la blancheur de sa peau et le noir du pull-over.

Et cet autre pull-over qu'il portait avant de se dévêtir, identique au premier. Et son jean flottant sur le rebord du lit.

Sous les plis du pantalon, elle revoit la forme du sexe de Yoko. Et celui de John caché par sa jambe gauche, un angle saillant.

Elle revoit la pointe de son pied gauche appuyée au sol, et l'ombre légère sur la moquette de couleur crème.

Elle revoit ses grains de beauté et leur minceur à tous les deux.

Les bras enveloppant la tête de Yoko, et ses longs cheveux noirs éclatant comme un bouquet, jusqu'au bord supérieur de l'image.

Une perle de lumière dans son regard. La tristesse de son regard anticipant le malheur à venir, et les yeux fermés de John. L'expression simple de l'amour qu'il lui porte. L'amour immense qu'il lui porte.

Elle le voit encore retenir son souffle en mimant un baiser.

Elle repense alors à la douceur horizontale de la scène, et, déjà, à leurs deux corps séparés.